

Les femmes et la vie culturelle à Québec avant la Révolution tranquille

Fernand Harvey

Number 95, 2008

Québec 400 ans : une histoire au féminin

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Harvey, F. (2008). Les femmes et la vie culturelle à Québec avant la Révolution tranquille. *Cap-aux-Diamants*, (95), 34–38.



Orchestre du pensionnat des Ursulines, vers 1890. Photo de Jules-Ernest Livernois. (BANQ, Centre d'archives de Québec).

LES FEMMES ET LA VIE CULTURELLE À QUÉBEC AVANT LA RÉVOLUTION TRANQUILLE

PAR FERNAND HARVEY

Comme pour l'ensemble du Québec, les femmes ont mis du temps à occuper la place qui leur revient dans la vie publique à Québec. Le caractère conservateur de la cité de Samuel de Champlain avant la Révolution tranquille a sans doute contribué à accentuer ce retard historique dans le domaine de l'action politique, sociale et culturelle. Alors que le mouvement féministe s'occupait principalement du droit de vote – obtenu sous le gouvernement d'Adélard Godbout en 1940 – ainsi que de diverses questions reliées au droit civil et à l'éducation supérieure, ce n'est qu'avec la lente évolution de la société et des mentalités que les femmes ont progressivement occupé une plus large place dans la vie culturelle de Québec. À cet égard, six secteurs culturels méritent une attention particulière : le théâtre, la musique, le chant, les arts visuels, la littérature et les médias. On y retrouve en filigrane des questions relatives à la mixité des sexes dans certaines activités, au statut civil de la femme ainsi qu'au rôle de la femme dans la famille, le milieu de travail et la société en général.

LE THÉÂTRE

La présence des femmes dans l'activité théâtrale est sans doute une question particulièrement sensible au XIX^e siècle. Depuis l'époque de la Nouvelle-France, l'Église s'était toujours méfiée du théâtre à cause de la moralité jugée douteuse

de certaines pièces susceptibles d'ouvrir la porte à des passions illicites. Au Séminaire de Québec, l'activité théâtrale est suspendue au cours des années 1840 pour des raisons de rigueur doctrinale, puis reprend en 1868. On y joue les auteurs classiques – Pierre Corneille, Jean Racine, Molière – mais les rôles féminins sont supprimés ou joués par des hommes. À l'école des Ursulines de Québec, par contre, le théâtre est strictement interdit par les autorités religieuses et remplacé par un programme musical à l'occasion d'événements spéciaux comme la distribution des prix de fin d'année. Si le théâtre est contrôlé et réglementé dans les institutions d'enseignement, il n'en va pas de même pour le théâtre de société et le théâtre populaire où des femmes peuvent tenir des rôles à l'occasion. Ainsi, le comédien français Adolphe Maugard, établi à Québec en 1871, dirige avec sa femme une troupe qui présente des mélodrames, un genre fort prisé à l'époque. Il prend bien soin de préciser dans sa publicité que ses pièces sont d'une moralité irréprochable.

Le passage houleux de la comédienne française Sarah Bernhardt à Québec en décembre 1905 illustre que la question de la morale était toujours d'actualité. M^{gr} Louis-Nazaire Bégin, archevêque de Québec, émet alors une lettre pastorale interdisant aux catholiques d'assister au spectacle où l'on présente *La dame aux camélias*, sous peine de refus des sacrements.

Les années 1900-1918 précédant l'avènement du cinéma constituent l'âge d'or du théâtre populaire de variétés dans la basse-ville de Québec. Quelques comédiennes s'intègrent aux troupes locales ou à celles de passage en provenance de Montréal. Ainsi, Bella Ouellette, compagne du célèbre comédien de l'époque Julien Daoust, se produit notamment au Théâtre populaire canadien et au Théâtre des variétés. Des troupes de théâtre amateur commencent également à apparaître dans la ville dont l'Union dramatique de Québec, fondée en 1907 par Omer Godbout. À la veille de sa disparition en 1936, la troupe compte dans ses rangs trois comédiennes : Antoinette Pageot, Marthe Lapointe et Marcelle Gingras.

Durant l'entre-deux guerres, la troupe Barry-Duquesne de Montréal présente, par ailleurs, des drames et des mélodrames au théâtre Impérial. Parmi les vedettes de l'époque, les noms de Bella Ouellette et de Jeanne Demons figurent en tête de liste. Après la Seconde Guerre mondiale, les femmes commencent à occuper plus d'espace sur la scène théâtrale. La fondation de la troupe des Treize par Jacques Duchesne, en 1950, fait une large place aux femmes. On y retrouve aux côtés d'un Gilles Vigneault les Marie Savard, Denyse Proulx, Monique Joly et Dorothee Berryman qui entreprennent ainsi une carrière professionnelle. La création à Québec d'un Conservatoire d'art dramatique en 1958, sous la direction de Jean Valcourt, contribuera à ouvrir les carrières professionnelles aux femmes au cours des décennies qui vont suivre.

LA MUSIQUE ET LE CHANT

L'apprentissage de la musique et du chant faisait partie intégrante de l'éducation des filles de bonne famille qui fréquentaient les institutions d'enseignement de Québec dirigées par les religieuses. L'école des Ursulines et le couvent Jésus-Marie comptent parmi ces institutions qui offrent des cours de piano et de divers instruments à leurs élèves.

Cependant, les nombreux ensembles musicaux qui ont été fondés à Québec avant les années 1960, incluant l'Orchestre symphonique de Québec, ne comptent pas de femmes dans leurs rangs. C'est par le biais de l'organisation de récitals et de concerts que les femmes s'insèrent le plus activement sur la scène musicale. Ainsi, Québec devient la deuxième ville canadienne, après Hamilton, à se doter d'une association qui prend le nom de Quebec Ladies' Morning Club en 1891. À cette époque où l'élite bourgeoise masculine s'occupait des « affaires », on considérait qu'il revenait aux épouses de s'occuper d'œuvres de charité, d'éducation et de culture. Au cours de sa longue histoire, l'organisme, devenu le Club musical de Québec en 1959, a organisé de nombreux concerts et récitals, notamment au Château Frontenac, contribuant ainsi à la formation musicale du public québécois.



La troupe de l'Union dramatique de Québec, en 1936. *Le Terroir*, juin 1936, p. 8.

Le chant constitue également une voie d'accès à la vie culturelle pour certaines femmes, bien que leur carrière s'interrompe généralement lors du mariage. Parmi les femmes avant-gardistes au début du XX^e siècle, on peut citer le nom d'Adine Fafard-Drolet (1890-1963), cantatrice diplômée du Royal College of London et qui fonde en 1910 un conservatoire privé. Le développement de la radio, surtout à partir des années 1940, permet à des femmes de Québec de se produire en récital dans le cadre d'émissions musicales. L'un des ensembles les plus connus de l'époque est sans contredit le Trio LaRochelle, fondé en 1942 par Émile LaRochelle et qui comprend également sa fille Françoise et son fils Jacques. Le Trio se maintient durant six ans et se produit à CKCV tous les jeudis soirs dans le cadre d'une émission où l'on peut entendre des mélodies du répertoire classique et des chansonnettes françaises. Au cours des années 1950, les efforts pour créer une « chanson canadienne », en contrepoint à l'envahissement de la chanson américaine, met aussi à contribution de nouvelles vedettes issues de la région de Québec dont Pierrette Roy. En février 1956, l'auteure-compositrice-interprète Gemma Barra lance, en compagnie d'Hervé Brousseau, une nouvelle émission bihebdomadaire, *Mes chansons*, sur les ondes de CHRC. Deux ans plus tard, une nouvelle émission, *Créations de Québec*, réunit Marius Delisle, Geneviève Aubin-Bertrand et Gemma Barra. Toutes ces initiatives ouvriront les portes à la chanson québécoise des années 1960 où les femmes occuperont une place significative, surtout à titre d'interprètes.

LES ARTS VISUELS

Les femmes ont mis plus de temps à s'imposer dans le domaine de la peinture et de la sculpture. Au cours du XIX^e siècle, le milieu des artistes en arts visuels de Québec est essentiellement un monde d'hommes. On ne trouve aucune

femme peintre connue à côté des Jean-Baptiste Roy-Audy, Joseph Légaré, Antoine Plamondon, Théophile Hamel, Cornelius Krieghoff ou autres artistes de l'époque, à l'exception d'Elizabeth Simcoe, la femme d'un officier anglais, qui a produit un grand nombre d'esquisses et d'aquarelles au cours de ses voyages dans le Haut et le Bas-Canada, à la fin du XVIII^e siècle. Sans doute trouverait-on chez certaines femmes de la bourgeoisie des talents artistiques qui n'ont pas pu s'exprimer en public pour diverses raisons. Il en va de même des religieuses initiées à la peinture et aux arts décoratifs. Dans ce milieu qui cultivait l'humilité plutôt que le vedettariat, le nom de ces artistes n'a guère été connu du public, mais l'histoire de leurs ateliers de peinture est mieux documentée. On sait, par exemple, que l'atelier de peinture du Bon-Pasteur, a été fondé en 1857 par sœur Sainte-Croix (Louise Vander-Heyden) qui avait déjà suivi des cours de Théophile Hamel avant d'entrer en communauté. D'autres religieuses se succèdent à la direction de l'atelier jusqu'en 1967. Au fil des années, l'atelier devient un lieu de production artistique diversifié. On y peint des

copies d'œuvres religieuses pour les fabriques de paroisse et on apprend l'art de restaurer des tableaux. Les sœurs peignent aussi des portraits, des paysages et des scènes religieuses, en plus d'exceller dans les enluminures. Leur atelier est également fréquenté par les postulantes et les élèves des écoles de la communauté.

Il faut cependant attendre la fondation de l'École des beaux-arts de Québec, en 1922, pour que les femmes aient accès de plein droit à un enseignement structuré en arts visuels. Instituée par Athanase David, secrétaire de la province, et inspiré du modèle français, cette école alors situé rue Saint-Joachim permettra de voir apparaître sur la scène publique des professeurs féminins comme Simone Hudon, ou des diplômées comme la sculptrice Sylvia Daoust ou la peintre Marcelle Ferron.

LA LITTÉRATURE

Peu de femmes de Québec se lancent dans une carrière littéraire avant la Seconde Guerre mondiale. La figure de Laure Conan (Félicité

■
L'atelier de peinture
du Bon-Pasteur.
(Archives du Bon-Pasteur).



Angers) qui publie son premier roman, *Angéline de Montbrun*, en 1884, constitue à cet égard une exception. On pourrait aussi citer *The History of Emily Montague* (1769), premier roman canadien signée par Frances Brooke, dont l'action se passe à Québec, bien qu'il soit surtout destiné à un public britannique. Au cours du XIX^e siècle, plusieurs femmes de Québec ont sans doute rédigé leur journal personnel, composé de la poésie ou entretenu une abondante correspondance, mais leurs écrits n'ont pas été publiés. Une présence significative des femmes dans la vie littéraire de Québec commence à se manifester après la Seconde Guerre mondiale. La Société des écrivains canadiens, fondée à Montréal en 1936 par Victor Barbeau, crée une section à Québec sous la présidence de Jean Bruchési en 1943. Cette institution littéraire, antérieure à l'Union des écrivains québécois fondée en 1977, offre une porte d'entrée pour des auteurs féminins de la région. On y retrouve au fil des années la poétesse Georgette Lacroix et les romancières Claire Martin, Gabrielle Roy, Adrienne Choquette et Simone Bussièrès, toutes rattachées à la génération des pionnières de la littérature à Québec.

Parmi les écrivaines de la modernité, il faut évidemment citer Anne Hébert qui amorce sa carrière littéraire à Québec avec la publication d'un premier recueil de poèmes, *Les songes en équilibre* (1942), suivi d'un recueil de nouvelles, *Le torrent* (1950), puis d'un second recueil de poèmes, *Le tombeau des rois* (1953). Simone Bussièrès, pour sa part, fait paraître un premier roman intitulé *L'héritier*, en 1951. Mais c'est surtout au cours des années 1960 que cette génération pionnière publie des nouvelles et des romans qui retiennent l'attention et dont l'action se passe à Québec : *Laure Clouet* (1961) d'Adrienne Choquette, *Un grand mariage*, une nouvelle incluse dans la nouvelle édition du *Torrent* (1963), d'Anne Hébert, *Les remparts de Québec* (1965) d'Andrée Maillet et *Dans un gant de fer* (1966) de Claire Martin. Un grand nom de la littérature québécoise, Gabrielle Roy, choisit également de s'installer à Québec de 1952 jusqu'à sa mort en 1983.

LA PRESSE ÉCRITE ET LA RADIO

L'un des secteurs les plus significatifs concernant la présence des femmes dans la vie culturelle de Québec avant la Révolution tranquille est sans contredit celui des médias. C'est d'abord dans les grands quotidiens de la ville que les femmes font une percée. À partir des années 1930, la presse à grand tirage s'aligne sur des considérations de rentabilité commerciale, plutôt que sur des idéologies de parti comme au XIX^e siècle. Le lectorat féminin constitue alors une clientèle qu'il importe de retenir par des sujets susceptibles de l'intéresser. D'où l'apparition des « pages féminines » dans des journaux comme *Le Soleil*, *L'Événement* et *L'Action catholique*. Georgiana Lefebvre, connue sous le pseudonyme de Ginevra, devient ainsi une



Amies et journalistes de Québec lors d'une randonnée à l'île d'Orléans en juillet 1955 : 1^{re} rangée : Mathilde LaRoche (*L'Action catholique*), Monique Duval (*Le Soleil*); 2^e rangée : Françoise LaRoche-Roy (*L'Action catholique*), Germaine Bundock et Jacqueline Lesage (*Le Soleil*). Photo Renaude Lapointe (*Le Soleil*). (Coll. Françoise LaRoche-Roy).

pionnière du journalisme féminin au *Soleil*. En 1939, Germaine Bundock et Renaude Lapointe entreprennent également une carrière de journaliste au *Soleil* durant vingt ans avant de poursuivre leur carrière à Montréal et à Ottawa.

Parmi celles qui ont marqué le journalisme à Québec en ces temps pionniers, il faut citer les noms de Françoise LaRoche-Roy et de Monique Duval, compte tenu de la longévité de leur carrière. Françoise LaRoche-Roy débute aux pages féminines de *L'Action catholique* en 1948, après le décès de Jeanne Talbot qui occupait ce poste. Durant plus de quinze ans, elle réalise divers reportages, assume la responsabilité de la critique musicale du journal en plus de signer sous le nom de Françoise Roy un billet hebdomadaire encore conservé de nos jours par ses fidèles lectrices. L'année 1964 l'amène à amorcer une nouvelle carrière à la radio de CHRC, tout en poursuivant une collaboration hebdomadaire avec le journal jusqu'en 1972.

De son côté, Monique Duval obtient son premier emploi comme journaliste à *L'Événement* en 1953 où on l'assigne aux pages féminines. Sa collègue Jacqueline Morriset-Lesage s'occupe pour sa part du « carnet mondain », une rubrique fort prise par les lectrices de l'époque. Elles demeurent alors les deux seules femmes parmi la quinzaine de journalistes de la rédaction. Monique Duval passe ensuite au *Soleil* en 1959 où elle poursuit une longue carrière dans des dossiers reliés aux affaires universitaires, à la culture et au patrimoine, jusqu'à sa retraite en 1988. Entretemps, le journal avait abandonné sa section des « pages féminines » en 1970, compte tenu du changement des mentalités.

La radio a aussi constitué une rampe de lancement pour les femmes dans la vie culturelle de Québec. À partir des années 1940, on les retrouve comme animatrices d'émissions culturelles, d'éducation ou de variétés.

Parmi les pionnières de la radio à Québec, on retiendra le nom de Georgette Lacroix qui demeure à l'emploi de CHRC de 1947 à 1971. On lui confie la coanimation de l'émission *Pourquoi*

Les femmes journalistes de Québec, reçues à déjeuner au parlement par M^{me} Corinne Lagarde-Lesage et Cécile Lesage, respectivement épouse et mère du premier ministre Jean Lesage, en 1961.

1^{re} rangée, de gauche à droite : Jocelyne Lapointe, Céline Lecours et Monique Deslauriers (pages féminines du *Soleil*), Corinne Lagarde-Lesage et Cécile Lesage (mère de Jean Lesage), Jacqueline Morisset-Lesage (chronique mondaine du *Soleil*), Thérèse Sarault (directrice des pages féminines du *Soleil*), Monique Duval (reportage général au *Soleil*). 2^e rangée : une journaliste non identifiée, Monique Brunel (pages féminines du *Soleil*), derrière mesdames Lesage, une journaliste non identifiée, Jacqueline Coulombe (*L'Action catholique*). (Coll. Monique Duval).



pas? pendant plusieurs années en compagnie de Jacques Boulanger et de plusieurs autres. À partir de 1964, elle innove en élaborant seule un contenu de qualité pour la programmation et l'animation du nouveau poste de CHRC-MF; ce qui vaudra à la station d'obtenir, dès 1965, le Prix du meilleur poste de l'année par l'Association canadienne des radiodiffuseurs.

Deux autres femmes de Québec ont aussi fait leur marque à la radio : Françoise LaRochelle-Roy et Simone Bussières. Lorsqu'elle quitte *L'Action catholique*, François LaRochelle-Roy entreprend une nouvelle carrière à CHRC. Elle anime à partir de 1966 et durant vingt ans la populaire émission *À cœur ouvert*. De son côté, Simone Bussières, issue du milieu de l'enseignement à la Commission des Écoles catholiques de Québec, mène en parallèle une carrière à la radio de CHRC. On la retrouve comme animatrice de *Tante Colette* (1948-1953), de *Chansons vécues* (1952-1953), de *Que désirez-vous?* (1950-1954), un jeu-questionnaire pour le grand public et des *Jeunes savants* (1954-1955), un jeu-questionnaire où s'affrontent deux écoles de 7^e année de la CECQ.

Il faudrait s'attarder à la biographie de chacune de ces femmes pour comprendre leur itinéraire personnel et expliquer pourquoi elles ont réussi à faire œuvre de pionnières dans le contexte d'une vie publique alors dominée par les hommes. Il faut se rappeler qu'avant les années 1960, on acceptait mal que les femmes prennent trop de place dans

l'espace public. Le clergé considérait que le rôle de la femme était celui de gardienne du foyer, tandis que dans les familles bourgeoises tout au moins, la plupart des maris se définissaient comme des pourvoyeurs et auraient été humiliés à l'idée que leur épouse puisse travailler ou faire carrière à l'extérieur.

La situation change rapidement à partir des années 1960, compte tenu de l'évolution des mentalités et des rapports plus égalitaires entre les hommes et les femmes sur le marché du travail. Les femmes commencent à s'imposer dans le domaine culturel pour y faire carrière quel que soit leur statut civil. 9

Fernand Harvey est historien et sociologue au centre Urbanisation, Culture et Société de l'INRS à Québec.

Pour en savoir plus :

Marc Vallières et al. *Histoire de Québec et de sa région*. Québec, Éditions de l'IQRC et Presses de l'Université Laval, 2008, p. 1481-1485; 1984-1989; 2056-2059 (Coll. « Les régions du Québec » 19).

Fernand Harvey, « Itinéraire de quatre pionnières de la vie culturelle à Québec après 1945 (Françoise LaRochelle-Roy, Simone Bussières, Georgette Lacroix, Monique Duval) ». Les Éditions La Liberté, Québec, *Les Cahiers des Dix*, n° 61, 2007, p. 155-192.